

« Soudain, ce fut le noir »

Marion parvint devant l'entrée de l'imposante demeure aux volets bleus, et demeura figée à cet endroit liminaire. L'air était frais en cette soirée de septembre et l'odeur des jasmins récemment plantés par Laurie, sa grande sœur, vint lui picoter les narines. Elle allait lever la main pour frapper et annoncer ainsi son arrivée, mais décida de prolonger cet instant. Christophe, son fiancé, était déjà à l'intérieur et l'attendait, comme tous les autres.

Ce soir, on fêtait ses vingt-cinq ans. La jeune femme songea qu'elle n'aurait pas pu être plus heureuse ; ses proches au grand complet se trouvaient derrière cette porte pour l'aider à souffler cette nouvelle bougie. Sa mère avait fait le déplacement depuis Monaco, où elle s'était construit une nouvelle vie avec un certain Antoine, après le décès de leur père. Ce dernier avait succombé à un cancer foudroyant le soir de Noël, trois ans plus tôt. Cette fête était depuis ce terrible jour une période redoutée par les trois femmes qu'il avait laissées derrière lui, désespérées. Même si Marion était heureuse que sa mère ait retrouvé le sourire, elle avait du mal à accepter le nouveau venu. Pourtant, ce soir, elle ferait bonne figure.

Elle scruta la balançoire jaune et rouge sur laquelle le vent semblait pousser des enfants invisibles dans un grincement lancinant. Les figuiers qui parsemaient le jardin croulaient sous le poids des fruits trop mûrs ; elle sourit quand lui revint à l'esprit l'image de sa sœur s'époumonant en voyant ses en-

fants de deux et quatre ans piétiner les fruits mous et éclatés au sol. De la pulpe jusqu'aux genoux, ses neveux étaient rentrés tout penauds.

Flore, quatre ans, était dégourdie et plutôt grande pour son âge ; elle prenait son rôle d'aînée très au sérieux tandis que Jean était petit et chétif, entièrement sous l'emprise de la fillette, qui en profitait largement. Le petit garçon la badaït constamment et l'imitait dans tous ses faits et gestes. Sa timidité avait toujours touché Marion, qui le tenait particulièrement près de son cœur. Sentant l'air se rafraîchir un peu plus, elle resserra son foulard sur son cou et toqua enfin.

C'est une Laurie rayonnante qui vint lui ouvrir. « Enfin, te voilà ! Joyeux anniversaire, ma chérie... un quart de siècle ! », dit-elle avec le large sourire qui la caractérisait.

Exubérante, très longue et fine, elle était le parfait opposé de Marion. Blonde et toujours perchée sur des talons qui la faisaient paraître encore plus longiligne, elle était le genre de femmes que l'on remarque dans la rue. Sa sœur au contraire était plutôt petite, brune et plus effacée, tout en ayant un caractère bien trempé. Si Laurie séduisait dès le premier abord, il fallait davantage de temps pour remarquer Marion mais encore plus pour l'oublier. Avec ses cheveux ondulés coupés courts et ses yeux taillés en amandes fines, son nez aquilin et sa bouche en cœur, la jeune femme était une vraie beauté naturelle. Elle n'aimait pas se maquiller ni dépenser son argent en vêtements, contrairement à l'aînée.

C'était d'ailleurs un sujet de discorde entre elles, lorsque la plus grande insistait pour un après-midi shopping ; la petite préférait, et de loin, une randonnée dans la montagne qui côtoyait leur belle région...

La reine du jour fit son entrée dans le salon après avoir claqué deux grosses bises sur les joues fraîches de sa sœur. Le

séjour, dans les tons bleu clair, était affublé de nombreux tableaux aux murs, hérités de leur grand-mère paternelle qui aimait imiter les œuvres de célèbres peintres, de deux canapés qui formaient un angle ainsi que d'une télévision écran plat dernier cri, devant laquelle trois poufs affaissés semblaient assoupis devant un mauvais film. Elle embrassa chacun des convives en les remerciant de leur présence, et tomba dans les bras de sa maman, aussi émue qu'elle : les deux femmes ne s'étaient pas vues depuis de longs mois. La petite dame replète était, tout comme sa fille aînée, très blonde et de beaux yeux en amande, ceux de Marion, égayaient son visage rond. Elle portait pour l'occasion une tunique verte qui mettait en valeur sa silhouette.

Le repas, pris sur la terrasse abritée par la treille, fut chaleureux et gargantuesque. Laurie avait pensé à tout : les mets, plus savoureux les uns que les autres, régalerent les invités dont le visage devenait peu à peu rubescent sous l'effet du bon vin. Marion changea régulièrement de place pour profiter de chacun de ses amis, qui lui offrirent un tour de piste en Lamborghini... Ses neveux étaient sages, en train de colorier dans un coin de la maison, et n'allaient pas tarder à être cueillis par le sommeil. Jean avait reçu pour son anniversaire un mois plus tôt des feutres qui faisaient office de tampons, et imprimaient aux feuilles des formes dont les enfants étaient fêrus.

La jolie brune croisait régulièrement le regard amoureux de Christophe, qui ne la quittait pas des yeux. Lorsque vint le moment du dessert et qu'un Trianon au chocolat fit son apparition, porté par une Flore concentrée et impatiente d'y goûter, son fiancé se leva ; il tenait sa flûte de champagne des deux mains et semblait la serrer très fort. De taille moyenne, bien bâti, il était brun avec une fine barbe qu'elle adorait. Ils s'étaient rencontrés lors d'un stage de plongée sous-marine. Marion, toujours partante pour de nouvelles expériences sportives, avait eu en cadeau pour son diplôme d'opticienne un

baptême de plongée et avait sauté sur l'occasion. Christophe n'était autre que le moniteur...

Il se racla la gorge et la fixa intensément. « Marion... j'ai une demande un peu spéciale à te faire. Pour nos fiançailles, j'ai voulu faire original. Peut-être même un peu trop ! Tu as failli avaler la bague que j'avais mise dans le tuba. » À ces mots, les invités se mirent à rire en regardant le couple, attendris. Il reprit d'une voix rauque : « Alors, pour ma demande en mariage, j'ai voulu la jouer plus classique, et j'ai pensé qu'entourée de tes parents et amis, tu ne pourrais pas me dire non. » L'assemblée rit à nouveau. « Mon amour, veux-tu m'épouser ? »

Elle se sentit défaillir, alors qu'elle se tenait debout derrière la chaise de Laurie, une main posée sur le dossier. Les images de leur rencontre défilèrent à toute vitesse sous ses paupières et une joie ineffable s'empara de tout son être lorsqu'elle entrevit l'aurore de leur bonheur futur, seulement terni par la pensée qu'elle remonterait l'allée vers l'autel seule, sans son père à ses côtés. Des larmes menaçaient de jaillir de ses yeux, alors elle courut se jeter dans les bras de Christophe en répétant : « Oui, oui, oui ! » Tout le monde applaudit et le couple s'embrassa, sous les hourras de la foule en délire. Lorsqu'un rayon de lune vint se poser sur son visage alors qu'elle s'écartait un peu de son futur mari, une main plaquée tendrement contre son dos, Marion se dit que oui, vraiment, elle n'aurait pu être plus heureuse.

* * * *

Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, elle s'étira en jetant un œil au radioréveil. Le jour qui pénétrait dans la petite pièce ne lui avait pas menti : la matinée était déjà bien avancée. Mais on était dimanche, et elle n'avait pas d'impératif particulier. La

journée de la veille lui revint en mémoire et elle sourit de bonheur. Christophe n'allait d'ailleurs pas tarder à lui téléphoner. Ils ne vivaient pas ensemble mais se voyaient très régulièrement depuis maintenant cinq ans. Son fiancé était son premier amour, et, le souhaitait-elle, son dernier. Doux, intelligent, attentionné, il incarnait son prince charmant à elle. La jeune femme se disait parfois qu'elle était trop nerveuse et impulsive pour un homme comme lui qui méritait bien plus de tendresse. Mais il semblait l'aimer sincèrement ainsi, et, si Marion avait beaucoup de mal à s'attacher, elle ne pouvait ensuite plus s'éloigner des gens qui avaient toute sa confiance.

Son métier d'opticienne l'épanouissait pleinement. Elle avait mis du temps à trouver sa voie, cherchant d'abord du côté du droit, puis de l'orthophonie. Finalement, la formation d'opticien lui avait plu et elle était allée jusqu'au bout. Conseiller la monture idéale aux personnes inquiètes pour leur futur visage était plaisant. Elle se tourna pour attraper et allumer son téléphone portable. Un message de Christophe acheva de la mettre de bonne humeur : « Est-ce que ma future femme a bien dormi ? »

Elle se leva et son premier réflexe fut de nourrir Bob et Marley, ses poissons rouges qui avaient sauté leur dîner et tourbillonnaient dans leur bocal, très agités. Elle était rentrée tard et avait oublié ses petits compagnons, qui se jetèrent goulûment sur les flocons orangés. C'était sa sœur qui les lui avait offerts, un jour où elle déplorait la pauvreté de sa décoration intérieure. Il était vrai que Bob, orange vif et Marley, jaune foncé, ajoutaient à sa pièce à vivre des touches de gaieté ; les gravillons verts qui scintillaient au fond de l'aquarium rectangulaire achevaient de colorer l'espace.

En pantalon de survêtement et sweat, elle se dirigea vers la cuisine, sans manquer de lancer un regard à la photographie représentant ses parents, figée dans un cadre sur une petite commode. Contrairement à son habitude, elle s'arrêta devant

et effleura la vitre d'un doigt. « Tu me manques, papa... » murmura-t-elle. Son père avait bien connu Christophe, et ce détail comptait beaucoup pour Marion : elle avait l'impression qu'elle ne pourrait épouser un homme que son père n'aurait pas vu de son vivant. Et puis, son fiancé avait partagé sa douleur, et cela comptait aussi. Le jour de sa mort, ils avaient tous perdu un grand homme. Auguste Trepani était en effet une personne juste, loyale, et très bonne.

Elle ne l'avait jamais vu commettre un seul manquement de charité ; il avait le cœur sur la main et avait élevé ses filles avec sérieux, tout en veillant continuellement sur son épouse. Tous deux s'étaient rencontrés lors d'une foire aux associations : Nathalie, leur maman, tenait le stand de l'activité danse classique, et Auguste l'avait repérée de loin, ravissante dans son petit tutu rose. La jolie ballerine avait en effet été sommée par ses professeurs de porter la tenue officielle de l'école. Elle se sentait ridicule, ainsi vêtue dans une foire, mais avait aperçu ce grand homme peu discret qui faisait des allers et venues devant son stand en la regardant fixement derrière des lunettes de soleil qu'il devait croire opaques... Il avait fini par l'aborder, s'inventant une très jeune nièce qui désirait essayer la danse classique.

L'oncle avait-il le droit d'assister aux séances pour prendre quelques clichés ?

La jeune femme savait que son père aurait approuvé ce mariage, et qu'il aurait dit « Sois heureuse, ma petite Marionnette. » Il avait l'habitude de répéter que sa cadette avait les pieds bien sur terre, alors que Laurie l'affolait par toute sa fantaisie et ses idées souvent déjantées. La plus grande avait posé beaucoup de problèmes à ses parents lors de sa crise d'adolescence, tandis que Marion était une enfant facile, toujours nichée près de son père pour lire par-dessus son épaule les polars qu'il dévorait.

Sa sœur était coutumière des escapades nocturnes pour rejoindre ses amis dans le jardin public de la ville ; elle attendait que le sommeil ait emporté chaque membre de la maisonnée, et s'échappait par la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur le jardin... Une nuit d'été, particulièrement chaude et sèche, elle avait mal repoussé la fenêtre derrière elle et leur père avait été réveillé par un claquement que le courant d'air avait provoqué. En découvrant le lit vide de son aînée, il était resté très calme et s'était assis, dans la pénombre, sur la chaise de bureau de sa fille.

Moins de deux heures plus tard, une silhouette noire qui se découpait dans la nuit avait regagné sa couche. La peur bleue qu'a eue Laurie en entendant toussoter contre son oreille alors qu'elle était déjà assoupie l'a vaccinée contre l'envie de recommencer à fuir sans prévenir ses parents. Auguste n'avait pas crié, ne s'était pas énervé. Mais il lui avait promis que si elle recommençait, il n'aurait plus confiance en elle et qu'une sanction tomberait.

Malgré leurs dissemblances, les deux sœurs s'aimaient profondément et étaient très soudées. Laurie appréciait également Christophe, pourtant très différent de son Loïc, aussi farfelu qu'elle. Ils étaient néanmoins des parents très stricts et soucieux, ce qui étonnait et rassurait tous leurs proches.

Marion avala son bol de céréales et bondit chausser ses baskets de course pour son jogging hebdomadaire ; elle s'était mise à la course à pied après avoir réalisé qu'elle avait négligé le sport depuis les cours obligatoires du lycée, ce qui remontait à... loin. Assez loin pour que son corps se permette de lui rappeler que, si elle avançait en âge, lui avançait en graisse. Alors qu'au début les premières foulées avaient été ardues, ponctuées de points de côté et de fréquents essoufflements, elle prenait maintenant beaucoup de plaisir à parcourir un sentier, toujours le même, que lapins et chevaux empruntaient aussi.

Elle avait peu à peu appris à maîtriser son souffle, et senti ses jambes lui obéir davantage, puis son allure était devenue tout à fait respectable, et son envie de progresser toujours plus grande.

Lorsque son chronomètre afficha une heure pile, elle l'éteignit en ralentissant et marcha jusqu'à son immeuble pour calmer son pouls. Elle vivait dans un vaste appartement très lumineux, que lui avait offert son père quelques mois avant sa mort. Sentait-il déjà à ce moment-là que la maladie avait commencé son travail sournois ? Marion s'était souvent posé la question. L'immeuble était situé dans le beau quartier de Port Ariane à Lattes, à deux pas de son magasin et à vingt minutes en voiture de chez Christophe.

Après une douche rapide, elle se rappela qu'elle n'avait plus de lait et qu'elle avait invité Laurie, Loïc et les enfants à un goûter crêpes, afin de remercier sa sœur. Son fiancé devait également se joindre à eux. Bottes aux pieds, téléphone portable en poche, elle ferma la porte à clé et descendit quatre à quatre les marches de l'escalier pour déboucher dans un hall d'entrée baigné de soleil.

Elle longea deux petites rues avant de parvenir devant la maison qu'elle cherchait. Son quartier était agréable de par ses larges trottoirs, et les saules imposants qui pleuraient un peu partout. Les maisons étaient pour la plupart dans des tons ocre ou blanc cassé, ce qui conférait une douceur à l'espace que l'on ne retrouvait dans aucun autre endroit de la ville. Camille, sa meilleure amie, pourrait sûrement la dépanner en ce dimanche doux et peu venté. Les deux inséparables s'étaient connues en classe de CE₁, dans la petite école primaire de Palavas-les-Flots, rue Frédéric Mistral, et avaient grandi ensemble.

Aux âges où les esprits se forgent et souvent s'éloignent, elles avaient su rester côte à côte et pouvaient compter infailliblement l'une sur l'autre. Marion avait besoin de cet appui

que représentait Camille, et se fait continuellement à son jugement. La jolie rousse ouvrit énergiquement sa porte et la fit entrer puis asseoir. Elles discutèrent un moment, revenant sans cesse sur la demande en mariage de Christophe, qui avait beaucoup ému Camille : « Tu sais, tu as de la chance. Tu as mis du temps à le trouver, celui-là, mais je pense que c'est le bon ! » La jeune femme sentit ses joues rosir de plaisir ; son fiancé faisait l'unanimité et cela lui réchauffait le cœur.

Elles se séparèrent sur le seuil de la demeure en se promettant de se revoir dans la semaine. Camille s'était mise à la natation et cherchait désespérément une âme charitable pour l'accompagner à la piscine... Mais Marion ne semblait pas convaincue. C'est en riant qu'elle lui fit un signe de la main et s'éloigna, la bouteille de lait coincée sous son bras. Elle vérifia d'un geste qu'elle avait bien récupéré ses clés et son téléphone. Très tête en l'air, elle perdait une quantité d'affaires impressionnante et essayait de penser régulièrement à vérifier qu'elle avait bien tout en sa possession.

Le soleil était haut dans le ciel en cette matinée de septembre et plusieurs passants déambulaient dans les rues, une baguette encore chaude dans le cabas ou le journal à la main. La brunette avait envie de leur sourire, de leur communiquer sa joie, si intense en elle. Elle pressa le pas car elle n'avait pas encore préparé son repas et voulait faire la pâte à crêpes en avance pour lui laisser le temps de reposer. Elle fit l'inventaire des ingrédients qui dormaient dans ses placards : confiture de fraise, d'abricot, sucre, chocolat... puis baissa ses lunettes noires posées sur le sommet de sa tête tandis que les rayons du soleil se faisaient plus intenses.

Le ciel était d'un bleu limpide, sans nuage, et le faible vent qui balayait les quelques feuilles mortes tombées au sol tenait plus du souffle d'un nouveau-né. La tête penchée vers ses pieds, elle se fit la remarque qu'il faudrait qu'elle songe bientôt à troquer ses vieilles chaussures contre une nouvelle paire. Des

filis équarris faisaient office de lacets et la teinture grise virait au marron. De plus, ces souliers usités offensaient la toute nouvelle tenue qu'elle avait inaugurée le matin-même : une tunique bleu clair, cintrée d'une épaisse bande noire à nœud qui affinaient sa taille, retombait sur un pantalon crème assez serré.

Soudain, ce fut le noir.

Marion stoppa net. Elle ne comprit pas tout de suite ce qui lui arrivait. Elle tourna la tête, les yeux bien ouverts, mais ne vit rien. Que se passait-il ? Elle décida de ne pas paniquer et se mit à réfléchir : elle se trouvait sur un trottoir qui longeait le dos de villas, et fit donc de tout petits pas sur le côté, le bras tendu jusqu'à toucher un mur. La jeune femme prit plusieurs grandes inspirations alors que de fines gouttes perlaient sur son front. Que lui arrivait-il ? Elle ne voyait rien qu'un champ noir infini, sombre, si sombre...

Ses yeux ne lui avaient jamais posé de problèmes, elle ne portait même pas de lunettes, au grand dam de plusieurs de ses clients. Cette fois, la panique la saisit de plein fouet. Pas la petite peur, celle qu'elle a l'habitude de ressentir lorsqu'elle perd un dossier important ou comme cette fois où le bocal de Bob et Marley s'est brutalement renversé. La peur panique, la même que lorsque Flore a glissé de sa chaise haute le jour de ses huit mois et qu'elle s'est précipitée pour la rattraper. Mais cette terreur qu'elle ressent en ce moment, elle dure, de longues minutes, avant qu'elle ne se décide à attraper son téléphone. « Mon Dieu, mon Dieu... qu'est-ce que je vais faire ? Je ne vois même pas qui j'appelle, il faut que j'appelle Maman, il faut que Christophe... »

Ses pensées s'entrechoquaient dans sa tête, et elle réalisa qu'elle était incapable d'appeler la personne de son choix. Mais il fallait qu'elle prévienne quelqu'un. Hélas, son répertoire contenait également les numéros de ses principaux clients, de ses patrons, de son oncle qu'elle ne voulait plus revoir... Et si elle l'appelait lui, malencontreusement ?

Marion sentit son pouls s'emballer et se focalisa sur les touches. Avec le pouce droit, elle déverrouilla son téléphone et cliqua, de mémoire et par réflexe, sur les bons boutons. Une fois qu'elle fut dans ce qu'elle espérait être son répertoire, elle essaya de visualiser mentalement ce dernier. Les noms commencèrent à affluer dans sa tête et elle descendit doucement la liste à l'aide de son pouce. « Pourvu que je tombe sur Laurie... Pourvu... »

Elle appuya, au hasard, sur la gauche de l'écran et plaqua l'appareil contre son oreille. La sonnerie qu'elle entendit lui permit au moins de constater qu'elle avait effectué les bonnes manipulations, même si l'identité de son futur interlocuteur demeurait un mystère absolu.

Lorsqu'une voix d'homme retentit, elle sut qu'elle n'avait pas cliqué sur sa sœur. « Allo, Marion ? » Elle s'efforçait de reconnaître la voix, sans succès, et chuchota presque : « Oui, qui est là ? »

Il y eut un silence au bout du fil, puis l'homme reprit : « C'est Pierre, tout va bien Marion ? » Alors elle se mit à pleurer.

« Marion ? Marion, réponds-moi, que se passe-t-il ? Où es-tu, parle-moi ! » Elle essayait de reprendre le contrôle de son souffle, qui s'était emballé. De lourds sanglots anéantissaient toutes ses tentatives de prise de parole et l'angoisse lui coupait le ventre. Au moins était-elle tombée sur Pierre, le plus agréable de ses collègues. Tous les autres le soupçonnaient d'être amoureux d'elle... Mais Marion n'y croyait pas. Pierre était prévenant envers chacun. Elle se dit qu'elle avait dû descendre trop bas dans la liste alphabétique, mais qu'il fallait qu'elle appelle au secours. Maintenant. « Pierre, je... je suis dans la rue juste avant la mienne. Je crois... je ne sais plus en fait. Viens, viens je t'en supplie. »

« J'arrive tout de suite, ne bouge surtout pas. » Il coupa la communication. La quarantaine, petit et râblais, célibataire sans enfant, il était un passionné de voile et passait tout son temps libre sur « son radeau », comme il l'appelait. Pierre était devenu opticien un peu par hasard, un peu par dépit aussi. Mais il mettait tout son cœur dans ce métier qu'il avait appris à aimer. En effet, la mer recrute peu... Lorsqu'il avait compris qu'il ne pourrait vivre de son radeau, il avait cherché à gagner sa vie. C'est comme cela qu'il avait découvert un secteur en plein essor, celui des lunettes. Ce grand myope en avait profité pour s'apercevoir qu'il avait perdu plusieurs centièmes de vue depuis l'école primaire...

Marion referma son portable et se laissa glisser tout doucement contre le mur. Elle posa sa tête dans ses bras et entreprit de calmer ses pleurs, de se raisonner... N'ayant senti aucune douleur avant ou pendant le baisser de rideau, elle essaya de se dire qu'il devait forcément y avoir une explication, qu'elle allait bientôt apercevoir le jour et que ce malentendu ne resterait qu'un regrettable contretemps. La jeune femme pensa à ses crêpes, à son père, à... Le temps semblait suspendu, comme au ralenti, et à chaque bruit de voiture elle espérait que ce soit Pierre. Mais, si quelques-unes ralentissaient, aucune ne s'arrêtait. Les conducteurs devaient penser à une adolescente en pleine crise sentimentale. S'ils savaient...

Soudain, elle entendit des pneus crisser et sursauta. Elle n'eut pas le temps de relever la tête qu'elle sentit des bras puissants lui enserrer les épaules alors qu'une voix très inquiète l'interrogeait : « Marion ? C'est moi, qu'est-ce qui se passe ? Tu avais l'air tellement bouleversée au téléphone. » Elle leva les yeux vers lui mais ne le vit pas. « Oh, Pierre ! » Sa voix était aiguë et elle ne reconnut pas ses intonations proches de l'hystérie. « J'ai perdu la vue ! Je suis aveugle, je ne vois plus rien du tout ! Je t'en supplie, fais quelque chose. »

Ces derniers mots, Pierre les avait plus devinés qu'entendus, car les pleurs venaient de redoubler. Il avait craint le pire mais ce qu'il venait d'écouter lui fit froid dans le dos. Sa collègue, qu'il avait toujours connue maîtresse d'elle-même et très mesurée dans ses propos, était en proie à un effroi palpable et semblait désespérée. Alors, Pierre s'empara de son téléphone qui ne quittait jamais sa poche arrière et composa directement le numéro du Samu.

C'est un homme serrant très fort dans ses bras une petite femme brune que les ambulanciers trouvèrent en arrivant toute sirène hurlante, sur un trottoir assez large. Lorsqu'un certain Pierre Lestier leur avait téléphoné pour prévenir que son amie venait subitement de perdre la vision, ils avaient sauté dans la camionnette. Pourvu que ce ne soit pas le déco' de rétine... s'étaient-ils dit en démarrant. La route était dégagée et ils étaient arrivés peu de temps après l'appel. Pourtant, ils savaient que, si leur crainte était fondée, ils ne disposaient que de très peu de temps...

Pendant ces longues minutes d'attente, Marion avait cru faire un malaise, prise d'une violente nausée, et serait tombée si Pierre ne l'avait pas retenue. Elle n'avait pas voulu s'avouer ce qu'elle redoutait avant que les mots ne franchissent involontairement ses lèvres, comme un appel à l'aide : « Je suis aveugle ! » Depuis qu'ils étaient sortis, ils tambourinaient à ses oreilles, pareils à de violents coups de Klaxons d'automobilistes énervés. Son bonheur, si tangible quelques instants plus tôt, lui parut aussi lointain que son baccalauréat et le goût amer qui malmenait son palais n'avait rien en commun avec la douceur d'une crêpe.

C'est comme un automate qu'elle grimpa dans l'ambulance, poupée de chiffons guidée par le bras assuré de l'ambulancier, qui n'avait pas eu besoin de plus d'informations pour voir ses craintes confirmées.